



L'Europe des Projets Architecturaux et Urbains

Groupement d'Intérêt Public

POPSU Plate-forme d'Observation des Projets et Stratégies Urbaines

COLLOQUE DU 26 MARS 2009 : « NANTES, UNE FABRIQUE URBAINE » RETRANSCRIPTION DES DEBATS

9h30 – 11h30 : Nantes, petite et grande fabrique urbaine



Avec le soutien de :



Nantes, petite et grande fabrique urbaine

Paul Cloutour, directeur de la mission « Gouvernance-Dialogue Citoyen » – Nantes Métropole (animateur de la table ronde)

Nous allons maintenant avoir une présentation du programme POPSU dans sa globalité par Robert Prost, qui est l'un des animateurs de ce programme, puis nous enchaînerons cette table ronde avec les chercheurs qui ont écrit l'ouvrage sur la fabrique urbaine à Nantes.

► POPSU : objectifs d'un programme d'observation

Robert Prost, responsable scientifique du programme POPSU

Je vais présenter en deux mots la Plate-forme d'observation des projets et stratégies urbaines, c'est-à-dire le programme POPSU, auquel sept villes ont contribué : Bordeaux, Lille, Lyon, Marseille, Montpellier, Nantes et Toulouse.

Ce programme a fonctionné pendant environ quatre ans. Je ne vous dirai pas combien d'années nous avons travaillé pour le mettre en place, pour le concevoir et le rendre opératoire... Ce programme est financé à la fois par l'Etat central et les collectivités territoriales, ce qui a été un montage pas toujours très simple à réaliser.

L'objet de ce programme était « la ville en train de se faire », une expression un peu bâtarde mais nous n'avons pas de gérondif dans la langue française et nous cherchions à avoir une idée d'action et de ce que vous appelez aussi la fabrique.

Par rapport à cette ville en train de se faire, qui a énormément d'implications quand on commence à se questionner sur la nature de l'interrogation que cela suppose, on a choisi tout particulièrement d'interroger les projets et les stratégies urbaines. Les débats de la journée vont montrer toute l'élasticité de ces deux grands objets d'observation.

Les objectifs du programme POPSU sont de deux ordres.

- Le premier était d'opérer des observations dans chacune des villes du programme. Pour cela, nous avons monté des équipes multidisciplinaires localement. J'insiste sur ce terme car c'était un critère de sélection qui nous permettait de voir comment les villes sont dotées en termes de puissance de recherche. En effet, nous avons eu un certain nombre de difficultés à constituer des équipes multidisciplinaires parce que la ville en train de se faire supporte mal les analyses strictement disciplinaires.

- Ensuite, il nous fallait choisir des terrains d'observation parce que la ville en train de se faire c'est complexe et c'est à toutes les échelles. Nous avons choisi les projets urbains, mais que nous manipulons plutôt au sens des opérations urbaines et non pas du projet urbain tel que les politiques peuvent en parler.

En complément à ces projets, il y a eu des analyses thématiques que les chercheurs de chaque ville ont choisies et une compréhension des enjeux et des grands objectifs de cette ville.

Un point extrêmement important était de demander aux chercheurs de travailler avec les acteurs. La ville en train de se faire ne peut pas se faire sans les acteurs qui sont finalement les principaux dépositaires du savoir qui n'est pas encore explicite. Donc il faut bien entamer ce dialogue.

Les acteurs interviennent à plusieurs niveaux. Ils ne sont pas seulement des données empiriques qui vont être observées, bien entendu, ils réagissent et contribuent à la construction de l'observation.

Ça, c'est un objectif qui relève de chaque ville mais nous avons poursuivi en parallèle un objectif pour l'ensemble des villes partenaires – c'était une demande des partenaires financiers et institutionnels – qui était de faire un travail comparatif. Vous avez déjà deux exemples des résultats avec le livre sur le travail comparatif et le premier ouvrage sur l'ensemble des villes qui est l'ouvrage sur Nantes.

Pour faire un travail comparatif, nous nous sommes appuyés sur les partenaires qui nous ont suggéré un certain nombre d'enjeux que nous avons triturés, construits de manière la plus explicite possible. Nous avons finalement gardé cinq grands enjeux : le développement durable, le développement économique, le logement, les formes urbaines à différentes échelles et, enfin, la question de la gouvernance.

Ces analyses comparatives ont été confiées à des équipes différentes, des équipes qui ont travaillé sur chacune des villes pour qu'il n'y ait pas de mélanges qui n'auraient pas forcément été fertiles.

Les résultats du programme, ce sont des rapports de recherche que vous trouvez sur le site POPSU, qui ont été remis au cours des trois ou quatre dernières années et qui constituent une somme considérable. Pour vous donner une idée, le rapport sur le développement durable, en termes d'analyse comparative, fait 900 pages... On a réduit les formats pour en faire des articles lisibles par ville.

Avec un colloque et un ouvrage par ville, plus l'ouvrage comparatif, nous aurons un ensemble de résultats qui constituent la production de la première phase du programme.

Je voudrais au nom de l'équipe POPSU remercier Nantes Métropole qui nous accueille ce matin et qui a contribué très largement à ce travail, avec beaucoup de gentillesse pour les chercheurs. Je voudrais aussi remercier l'équipe des chercheurs qui a été pilotée par Laurent Devisme, les acteurs urbains qui ont contribué à l'avancement du programme et ont suivi de manière assidue le déroulement du programme nantais, et là je parle de Vincent Morandau, ainsi que les acteurs qui vont intervenir dans le cadre de ce colloque. Je remercie également les représentants de Bordeaux, Lille et Lyon qui vont contribuer à la réflexion comparative.

Le colloque comprend quatre parties. La première partie de la matinée est consacrée à la présentation des résultats de l'observation faite par les chercheurs. Dans la deuxième partie de cette matinée, nous chercherons à savoir s'il y a une spécificité nantaise. Là, la spécificité est traduite dans le terme urbanisme mais je crois que l'exposé de Patrick Rimbart nous a montré que ce n'est pas seulement dans l'urbanisme que l'on va trouver cette spécificité.

L'après-midi, nous avons une concentration sur un des cinq thèmes comparatifs, à savoir le développement durable, avec la participation de Bordeaux et de Lille. Dans la deuxième partie de l'après-midi, nous aborderons des propos un peu plus généraux, peut-être un peu plus prospectifs, en travaillant sur les stratégies pour la ville, avec à nouveau un point de vue comparatif avec Lille et le Grand Lyon.

► La fabrique urbaine à Nantes, récit d'un ouvrage

Laurent Devisme, *enseignant-chercheur à l'ENSA de Nantes*

Je vais commencer par une petite boutade qu'avait utilisé Alexandre Chemetoff en 1999 lorsqu'il a été amené à présenter le plan-guide en projet devant le jury. Il est arrivé, comme souvent un peu goguenard, et a dit : « On a préféré vous écrire. » Il ne s'est évidemment pas dérobé et a présenté son projet... Il en est de même pour nous, nous n'allons pas nous dérober pour vous restituer des travaux et analyses que nous avons en effet menés sur un temps assez long.

Quelques mots sur cet ouvrage. Il est important à mon avis de s'interroger toujours sur quel genre d'ouvrage on a produit. Il y a peut-être un moment éditorial dans lequel nous sommes, moment dans lequel la question de la fabrique revient assez souvent.

Petit écho d'ouvrages récemment parus : « *Anatomie de projets urbains* » coordonné par Yannis Tsiomis et Volker Ziegler avec cette question de l'anatomie qui pourrait nous convenir assez bien. Également, un ouvrage qui vient de sortir et que je vous recommande vivement : « *Gouverner la ville par projet* » de Gilles Pinson, qui pourrait également convenir au sous-titre de notre travail. Puis un

ouvrage coordonné par Véronique Biau et Guy Tapie : « *La fabrication de la ville* » et, enfin, le dernier numéro de la revue *Urbanisme* dont la couverture renvoie à cet enjeu du dossier de fabriquer la ville. Un article examine notamment de manière assez comparative ce qui se joue dans les villes de Lille et Marseille.

Qu'en est-il de la fabrication de notre ouvrage ? Cela a été un programme assez long, de quatre, cinq ans, avec des rapports de recherche et un temps de finalisation qui a occupé l'équipe sur l'année 2008 principalement, je le mentionne parce que c'est important, avec une fin théorique de nos observations – nous continuons bien sûr le travail – au moment des élections de mars 2008. C'est important de le préciser parce que quelques changements sont intervenus depuis, même si nous n'avons pas de changements politiques majeurs à Nantes, ce sont des changements dans les organigrammes et dans le financement des politiques publiques, ce qui renvoie à l'actualité immédiate de la fabrication urbaine.

Nous avons vraiment essayé de faire en sorte que ce livre collectif ne soit pas un copier-coller de rapports de recherche ou bien une juxtaposition polie de chapitres sur lesquels un coordinateur jette un œil distrait.

Quelques explications sur « petite » et « grande ». En effet, comme le sous-entendait Patrick Rimbert tout à l'heure, il ne s'agit pas pour les chercheurs de hiérarchiser, de ranger et de classer des petits et des grands mais plutôt d'analyser comment, dans la fabrication urbaine, des acteurs se mesurent, se classent entre eux. Cela, il faut le prendre au sérieux.

Une autre connotation est celle qui renvoie à un enjeu pour nous qui était de travailler sur les scènes, les vitrines, mais aussi sur les cuisines plutôt que sur les coulisses parce qu'on s'est aperçu que depuis dix ou quinze ans on a toute une littérature assez hagiographique, voire élogieuse des projets urbains, de laquelle il nous semblait important de nous écarter pour essayer de trouver d'autres choses.

Nantes est notre cadre de travail, notre environnement quotidien, et nous travaillons cette matière urbaine de la même manière que l'ont fait, mieux que nous, Michel Samson et Michel Péraldi à Marseille depuis dix ans qu'ils cherchent à bien documenter les forces qui sont observables sur Marseille, sans entrer pour leur part dans un objet comparatif qui était plutôt l'enjeu du livre « *Projets et stratégies urbaines* ». Nous cherchons à bien remplir notre rôle en faisant monter aussi bien du générique que du spécifique, nous y reviendrons tout à l'heure.

Nous revendiquons une approche ethnographique de l'urbanisme, j'en dis deux mots parce que c'est important, une approche des situations, des moments de mise à l'épreuve. Mise à l'épreuve des discours, par exemple, mise à l'épreuve des intentions, des desseins, des objectifs. Egalement une approche de toutes les compositions qui sont nécessaires pour qu'advienne tel ou tel projet, pour qu'adviennent des projets d'espace public, des projets de bâti, etc. Ce n'est pas

complètement une approche matérialiste dans la mesure où, justement, nous sommes attentifs à l'enjeu et à la force des discours, qui sont parfois, on le sait, des prophéties auto-réalisatrices qui ont des effets parfois contraires. Nous sommes attentifs à ces couches de récits qui parfois génèrent de l'action ou qui parfois font écran. On a toujours les deux aspects et ça, ça nous a intéressés.

Cette approche a un nom dans les sciences sociales, elle est de plus en plus prometteuse selon moi, c'est une approche pragmatiste – j'insiste sur le « tiste », on sera tout à l'heure sur le « tique » – attentive aux conséquences des projets, des programmes d'action, des stratégies. Les stratégies sont aussi bien des intentionnalités que des manières d'organiser, mais surtout c'est essayer de faire durer ces manières d'organiser. Souvent, une des clés de l'analyse vise à comprendre cette importance de la durée, on en a beaucoup parlé à Nantes dans la presse locale ces derniers temps avec les vingt ans de l'arrivée de Jean-Marc Ayrault à Nantes.

Je passe rapidement sur l'organisation générale du livre. Nous avons fait un long premier chapitre panoramique, celui qui est sûrement le plus difficile à écrire quand on est dedans. Les acteurs nous disent qu'ils sont dedans, mais nous aussi d'une certaine manière... C'est difficile de croiser, de refaire une somme que l'on essaie de faire un peu vivante, intelligente, de ce qui s'est aussi déjà écrit, nous ne sommes pas les premiers, même si nous nous sommes aperçu que, sur les projets urbains, peu de choses finalement ont précipité dans des ouvrages.

Dans ce chapitre, il est question d'organisation des pouvoirs publics urbains. On pointe en effet l'enjeu de la grande échelle, on parle de plus en plus de Nantes-Saint-Nazaire mais il y a aussi d'autres grandes échelles qui se soulignent, Nantes-Rennes par exemple. Ce que l'on peut retenir à ce moment c'est que, contrairement à des villes comme Lille et Marseille qui ont bénéficié d'effets d'opportunité – « Capitale européenne de la culture », Jeux Olympiques – nous n'avons pas cela à Nantes. Ce qui ne veut pas dire que nous n'avons pas de l'événementiel à grande échelle, mais il n'est pas monté de la même manière et ne relève pas d'un même effet d'opportunité de « décrocher le gros lot » de tel ou tel appel d'offres.

La matière principale est constituée d'une analyse du projet de renouvellement urbain de l'île de Nantes, du projet Malakoff-Pré Gauchet, intitulé désormais Nouveau Malakoff. Puis parce qu'on voulait aussi interroger une maîtrise d'ouvrage qui n'était pas que communautaire, Nantes Métropole, une maîtrise d'ouvrage ville de Nantes, ZAC Bottière-Chênaie, avec notamment un œil qui interrogeait le développement durable.

Ensuite, quatre chapitres. D'abord un chapitre qui vise à montrer que les projets sont certes cadrés mais débordent souvent. Ils débordent de manière thématique

et de manière actorielle. Donc l'offre urbaine se fait, en dépit de son plein gré, multidimensionnelle. Nous documentons trois exemples dans ce chapitre : (...) sur l'arrivée du développement durable et comment il précipite de manière très variée sur un même territoire ; l'autre c'est l'arrivée d'Euronantes ; le troisième documente un projet qui est encore fortement d'actualité qui s'appelait Campus des arts, Cluster créatif, et qui a été stabilisé comme quartier de la création.

Le chapitre qui suit prend la focale, découpe une fenêtre qui est celle de la production de l'habitat, petite fabrique des opérations d'habitat renvoyant ici à essayer de comprendre à micro-échelle comment se joue depuis des acteurs – acteurs privés, bailleurs sociaux – la compréhension des projets urbains, comment on y arrive et comment on n'y va pas, parfois. L'un des moments étant une analyse des promoteurs, bailleurs et architectes à la table des aménageurs.

Un chapitre concerne les instruments et les temps du projet. On dit souvent que les maîtres du jeu sont les maîtres des horloges, ce n'est pas nouveau. Ce qui est peut-être nouveau c'est l'enjeu d'outils et d'instruments qui se font parfois de plus en plus complexes, qui sont souvent des instruments de stabilisation et dont on a essayé de comprendre les ressorts. Il a fallu plonger parfois dans cette littérature très grise que sont les CCCP et CCCT, qui sont des documents très importants et dont on ne parle pas assez souvent pour partager le projet.

Le dernier chapitre s'ouvre sur deux aspects que l'on peut rejoindre : un enjeu de comprendre les cultures professionnelles à l'œuvre dans le projet aujourd'hui et puis, surtout, la manière dont se compose un monde, qui dépasse Nantes, et qui renvoie à des croisements, à de la constitution de cultures spécifiques. Il est question aussi bien de bonnes pratiques que d'analyser ce qui se joue dans tout ce qui relève du benchmarking, un vocable qu'il est intéressant d'analyser tant il est arrivé assez récemment dans le monde de l'urbanisme et de l'aménagement.

L'analyse des cultures professionnelles c'est l'analyse de porteurs, de lieux de mutualisation. L'approche que nous avons dans ce dernier chapitre n'est pas étrangère non plus à des travaux que l'on mène depuis plus longtemps au LAUA sur la question de l'approche biographique – je songe à un travail que nous avons mené avec Elisabeth Pasquier – ou un travail sur les métiers, qu'est-ce qu'être chargé de quartier, par exemple. On essaie donc de constituer aussi, au-delà même d'un ouvrage qui sort, quelque chose à plus long terme.

Deux mots maintenant sur les rapports entre chercheurs et acteurs dont il est beaucoup question dans chacune des villes. C'est un aspect très intéressant de ce programme qui nous a amenés à nous poser pas mal de questions méthodologiques, voire davantage, sur comment on fait, comment on produit de l'intéressement, du concernement local. Il y avait des antériorités, des pré-connaissances, de personnes de l'équipe ou d'autres que nous connaissions.

Ensuite, nous nous trouvions dans une période assez particulière, c'était juste après 2001 que nous avons engagé des contacts de ce genre-là, c'était la création de Nantes Métropole, la communauté urbaine de Nantes, et puis des acteurs qui étaient plutôt en attente de ce qui leur arrivait ou qui essayaient d'avoir un œil, comme l'a dit Patrick Rimbert. C'est dans ce contexte que cela s'est engagé.

Evidemment, nous sommes tombés dans le mythe de l'observatoire local, de l'unification des connaissances urbaines, ce qui est une véritable boîte de Pandore – on a bien sûr d'autres chercheurs qui travaillent là-dessus, on croise la route de thésards, d'experts... On a plutôt opté pour une équipe ramassée, intégrée, partageant un certain nombre de positions, y compris épistémologiques sur la manière de faire.

De fait, belle interrogation méthodologique dont nous nous sommes ouverts, pour deux d'entre nous en tout cas, dans un numéro récent des *Annales de la recherche urbaine* à propos de l'expertise au miroir de la recherche. Et un positionnement qui tranche avec une position qui parfois peut être adoptée, qui est par exemple celle de l'expert multi-casquettes, consultant un jour, chercheur un autre jour, conseiller à l'occasion, diagnostiqueur aussi bien qu'observateur. Nous avons plutôt opté pour essayer de développer un calme examen des faits que nous avons sous la main, dans une posture analytique, étant entendu qu'il nous semblait que les acteurs étaient plutôt preneurs de ce genre d'analyse. Nous y avons mûri des positions, les enjeux de l'interpellation, de la perplexité et aussi de la critique. Une critique qui vaut, selon nous, si elle est aussi bien intérieure qu'extérieure.

Avec un bel enjeu qui est celui de ménager des rapports de confiance pour pouvoir avoir accès à des lieux qui ne sont pas forcément les lieux les plus ouverts, ménager des rapports de confiance tout en s'autorisant le décalage. Je prends un exemple qui est un ressort qui me paraît assez intéressant, qui est le ressort de l'ironie, ironie qui n'est pas le cynisme, c'est très différent, qui peut permettre d'être décalé, qui fait que l'un d'entre nous peut être qualifié à un moment donné d'éthologue ou que l'on nous dise : « Que faites-vous ici ? Comment se fait-il que vous soyez dans cette réunion ? » Il s'agissait d'interroger les bords de toutes ces réunions dans lesquelles il nous semblait que les choses se passaient, en ce qui concerne la fabrique urbaine en tout cas.

Pour terminer cette introduction, je voudrais saluer la confiance des acteurs envers les chercheurs, que l'on pourrait résumer de cette manière : nous avons tout à gagner que vous puissiez travailler en toute liberté, nous vous faciliterons la tâche tant que cela nous est possible. En même temps, cela ne se traduit pas par un angélisme de notre part et c'est en ce sens que l'on va retrouver l'opposition que je vous proposais tout à l'heure. Les cuisines, ce ne sont pas les coulisses.

Nous savons bien que nous ne sommes pas partout, nous savons qu'il y a d'autres moments, d'autres lieux où se jouent des choses importantes et, dans ces cas-là, il ne nous reste plus qu'à reconstruire *a posteriori*, plutôt par des entretiens, ce qui peut se jouer dans ces moments-là.

Paul Cloutour

Je voudrais apporter une petite appréciation personnelle parce que j'ai lu cet ouvrage et j'invite d'ailleurs tous les participants de cette assemblée à le lire. Il a une double qualité de mon point de vue, je me situe en tant qu'acteur parce que je fais partie de cette institution qui s'appelle Nantes Métropole. La première c'est la précision et l'originalité de la posture professionnelle des chercheurs, c'est-à-dire une position très originale d'ethnologues de l'urbain qui se sont immergés dans les institutions pour comprendre comment on fabrique cette ville. C'est pour moi essentiel par les temps qui courent.

La deuxième qualité c'est la richesse des matériaux produits et la diversification des terrains analysés, ce qui me semble être d'une actualité tout à fait remarquable. Je vous invite donc à lire cet ouvrage et à échanger avec vos collègues.

On rentre maintenant dans le vif du sujet avec Marc Dumont et Laurent Devisme qui vont nous parler des cultures professionnelles et des instruments à l'œuvre.

► Instruments et cultures professionnelles dans le projet

Marc Dumont, enseignant-chercheur à l'ENSA de Nantes

Quelques éclairages rapides sur les aspects qui me semblent importants dans les différents chapitres qu'a présenté Laurent concernant les instruments et cultures professionnelles. Je voudrais revenir à cette occasion sur les deux termes qui peuvent paraître contradictoires et qui vont sous-tendre mon propos concernant la fabrique et la ville en train de se faire. Une ville qui se fait toute seule ou une fabrique qui implique une idée de maîtrise, c'est-à-dire une idée de processus sur lequel nous pouvons avoir une certaine prise.

Pourquoi avoir privilégié cette entrée sur les instruments ? Il y a trois manières pour nous d'aborder l'instrument. D'abord de faire du local, local de réunions, puisque cette approche, ethnographique, a consisté à suivre des réunions, beaucoup de réunions et de projets à quelque échelle que ce soit et à quelque moment que ce soit. Le premier objectif était de s'emparer des instruments de l'aménagement, d'analyser par ce local et d'en restituer les dimensions « profondes », c'est-à-dire qui ne soient pas spécifiques à Nantes, qui concernent

également d'autres villes et d'autres dimensions plus générales de l'action publique aujourd'hui.

« Localitique » parce que s'emparer de l'instrument c'est aussi révéler des enjeux de gouvernement public, c'est-à-dire qu'on est aussi dans des enjeux qui sont véritablement politiques, qui concernent le gouvernement des sociétés urbaines locales. Enfin, l'instrument devient une autre manière, par une approche pragmatiste, de documenter et de reprendre les approches classiques de l'urbanisme en général. Une autre manière de faire du journalisme, tout simplement.

Que nous disent les instruments au final ? Ils révèlent des tensions qui travaillent de l'intérieur les organisations, je viens de le dire, mais ils contribuent également à réfléchir à des écarts, à des distances entre des objectifs et des réalisations, entre des souhaits, des attentes et, finalement, ce qui se fait au final. On sait bien que, au départ, les projets sont magnifiques et que, à terme, ils sont plus durs pour de multiples raisons, financières, économiques, etc.

Pour révéler ce que nous disent les instruments, j'ai choisi de me concentrer sur trois figures que sont le tableau, la pendule et la clé.

Le tableau multicritères est un instrument qu'utilisent beaucoup les acteurs du projet au quotidien. Cela consiste à intégrer sur une opération tous les paramètres et à essayer de choisir entre tous ces paramètres ce qui sera la meilleure des solutions. Multicritères laisse entendre la possibilité de choix et permet au quotidien d'arbitrer, de choisir jusqu'à ne plus pouvoir choisir et se faire finalement aussi contrainte. On se demande si le tableau multicritères c'est de multiples choix ou davantage de multiples contraintes, si l'on a un véritable pouvoir de décision ou plutôt des contraintes de décision.

La deuxième figure, la pendule, c'est prendre le temps à défaut d'en avoir. Il est très frappant, à travers ces réunions, de voir la manière dont le temps travaille terriblement les organisations publiques. « Prenez le temps d'aller vite » nous dit ce slogan en oxymore de la SNCF... En encart, c'est ce que certains acteurs du projet Malakoff-Pré Gauchet appelaient la Bible SETEC, cette espèce d'organisation extrêmement sophistiquée du temps, fiche après fiche, agenda après agenda, maquette après maquette, d'un véritable temps industriel qui prend de court la plupart du temps les acteurs, oblige à repousser des délais.

Que reste-t-il finalement comme temps aux acteurs des projets ? Il reste peut-être à raconter le temps du projet. Et là on n'est pas au bout du paradoxe car les élus qui sont chargés de raconter l'histoire du projet, de convaincre les habitants qu'ils vont devoir intégrer l'idée que le projet se fera sur un temps long et qu'ils ne verront peut-être pas les transformations de manière immédiate, eux-mêmes n'ont pas le temps de le dire puisqu'ils ne sont même pas sûrs d'être réélus au prochain

mandat pour voir ce dont ils parlent. Ils ont pris le temps de raconter le temps du projet mais ne sont pas certains eux-mêmes d'avoir ce temps. Cela laisse dans une grande perplexité quand on observe ce jeu des instruments, qu'il s'agisse des agendas, du quotidien des projets ou de ces temps.

Quelques mots de conclusion, en interrogation, qui reviennent sur cette idée de fabrique. Agissons-nous avec les instruments ou sommes-nous agis par les instruments ? Je suis frappé, à travers les trois instruments que je vous ai cités, de remarquer que, au fond, dans cette organisation que chaque chercheur a pu traverser, ce qui a le plus tenu, ce qui a suivi l'ensemble du cours des projets, est-ce que ce sont des acteurs ? ce n'est pas certain. Peut-être les élus, malgré tout, mais ce sont surtout les objets qui restent et qui gardent la mémoire du projet. Jusqu'à quel point ces projets disposent d'un véritable pouvoir sur les acteurs, c'est quelque chose qui ne peut que laisser perplexe et qui incite en tout cas à réfléchir aujourd'hui pas seulement à un développement durable tout court mais à un développement durable des organisations face à ces tendances.

Laurent Devisme, enseignant-chercheur à l'ENSA de Nantes

Puissance des instruments, démultiplication des intervenants... Un autre aspect que nous essayons d'éclairer dans cet ouvrage renvoie à la manière dont les instruments comptent beaucoup et opèrent rarement seuls et à quel point ils doivent être accompagnés peu ou prou par des acteurs dont on a essayé de mesurer le degré d'hybridité. Il y a bien sûr des confrontations et puis surtout on voit des compositions, ce que l'on a appelé en un autre endroit des lignes d'expérience. Constat ordinaire, sûrement, mais qui rebondit quand même sur la nature de la profession d'urbaniste et, au concret, à bien des débats, qui sont finalement plus nourris dans le monde anglo-saxon qu'en France, sur le domaine des théories de la planification, l'enjeu du praticien réflexif, médiateur, homme-orchestre, spécialiste de rien, connaisseur de domaines d'intervention, etc.

Prenons le cas du Quartier de la création qui mobilise des cultures professionnelles assez complexes et dont l'objet se situe entre rétrodiction et prophétie autoréalisatrice, sûrement. Cela pourrait être un autre objet, que nous documentons par ailleurs, et qui lui renvoie à la mise en lumière de l'importance d'un patrimoine, RFF-SNCF par exemple, acteur à dimension nationale, et donc à la manière dont il faut faire avec des cultures professionnelles liées à ces institutions pour travailler le projet urbain. Entre le monde local et ces acteurs-là, ce n'est pas toujours très simple.

Cela pourrait encore être, autre petite affaire dont on a failli s'emparer dans le livre, l'affaire du bateau-restaurant-bureau flottant sur le bas de la Prairie aux Ducs et la confrontation entre des mémoires, bien sûr acteurs associatifs mais pas seulement, et puis un projet d'un architecte naval designer porté par d'autres.

Je m'attarde plus longtemps sur ce que j'évoquais tout à l'heure. D'un coup, on est tombés sur Euronantes. Euronantes a débarqué, pour nous chercheurs, dans la presse, dans une préparation rapide pour une présentation du concept dans une occurrence du marché international de la promotion immobilière. Cela nous a amenés à nous dire qu'il y avait des choses que nous avons ratées dans la préparation, parce que cela ne débarque pas comme cela. Nous avons été amenés à nous déplacer un peu vers le monde économique, vers la Direction du développement économique à Nantes Métropole et à considérer comment était né plutôt dans ce monde-là ce « concept » puis, à partir de ce moment, suivre toutes les questions qu'il posait.

Elles sont immenses. Comment d'une part traverser l'épreuve de concrétisation spatiale ? On a beau avoir un concept, se dire que c'est crédible – 200 000 m² plus 200 000 m² égalent 400 000 m² de bureaux, tout cela atteste d'une certaine crédibilité pour une ville qui se veut européenne. Mais comment se l'approprier et en faire un moteur de l'urbanisation qui ne soit pas seulement limité à des acteurs investisseurs ? Comment l'ajuster dans des temporalités de sortie de programme ? Comment être en mesure de le concentrer à un moment donné en disant que c'est là que cela se passe ? Ce « là que cela se passe » n'était pas si évident parce qu'il y a deux parties au moins, Euronantes Gare et Euronantes Tripode. Donc le concentrer à des moments et puis le diluer à d'autres moments puisque sur le site aujourd'hui on s'aperçoit que l'on localise d'autres opérations qui font déborder du Tripode et d'Euronantes Gare, Insula et Atlantica pour ne pas les nommer.

Toutes ces questions supposent beaucoup d'investissement de forme, de réunions de calage, de moments de clash aussi. A quel moment arrivent les élus ? Comment ils s'en emparent avec prudence ? Comment on cherche à lancer un club d'entreprise tout en faisant en sorte que la volonté publique soit la moins visible possible ? On a vraiment du public-privé qui se joue là et qui est complexe.

Le nombre d'heures de réunions est assez impressionnant, on en a suivi plusieurs mais pas toutes, elles traversent bien des strates.

Comment concilier les temporalités ? Temporalité du showroom du MIPIM avec des temporalités beaucoup plus longues de préparation foncière, d'investissement financier. Comment éviter une concurrence stérile entre les SEM ? Et puis, comment également impliquer la dimension environnementale du développement durable dans ce projet ? Je vous cite un court extrait d'une réunion entre des acteurs où il est question notamment de l'enjeu du réseau de chaleur urbain. Extrait qui montre cette complexité ainsi que les rapports entre le monde technique et politique.

« On était partis à 15 000 m² de bureaux au début du GPV et maintenant vous parlez de 100 000 m², avec en plus un centre européen. » Un peu plus loin dans la réunion : « En fait, vous n'avez pas besoin d'un BET thermique mais d'un simple économiste de la construction. » Un autre : « Le pari peut être pris mais c'est surtout comment et de quelle manière vous avez le levier pour que les promoteurs se raccordent avec obligation au réseau de chaleur. Et attention, mettre comme critère de sélection, privilégier ceux qui se raccordent, c'est une distorsion de la concurrence. La vraie question c'est de savoir si vous avez les moyens d'inciter, pour le dire pudiquement, les promoteurs d'obliger. C'est une vraie stratégie de commercialisation que vous avez à faire. Vous êtes plus sur un problème de marketing commercial. Vous avez là un levier extraordinaire, vous êtes propriétaires du foncier, vous maîtrisez les terrains. Une fois que vous avez convaincu les élus là-dessus... » Un autre : « Ce qui est intéressant c'est aussi de voir au niveau du cahier des charges qu'est-ce qu'on va mettre. Dans le cahier des charges HQE, ce qui était intéressant c'était de fixer des objectifs à atteindre pour les promoteurs. HQE... Le seul référentiel aujourd'hui c'est le HQE tertiaire, le Qualitel pour l'habitat. Je croyais au départ que j'étais venu pour travailler sur la charte environnementale. » Un autre : « On pourrait interroger Lyon Confluence aussi, Nantes Habitat, ils rénovent leurs bâtiments sans faire d'isolation. Le débat est celui d'un pari, celui qui investit sur le long terme n'est pas celui qui récupère sur le court terme. »

C'est l'extrait d'une réunion technique où se prépare l'élucidation d'une dimension politique, où s'interpelle le fonctionnement en économie mixte. Vous rencontrez beaucoup d'autres exemples sur l'opération Euronantes Tripode par exemple, pour se dire comment tout cela va rentrer dans le programme Concerto et il est très vite question de conflits d'expertise. Est-ce que, au sein de Nantes, ville de Nantes, Nantes Métropole, il y a de l'expertise suffisante pour ne pas se faire totalement déborder par ce que des consultants, par exemple, vont pouvoir amener ? Voilà des questions qui se posaient.

Pour terminer cette partie, je voudrais citer un sociologue, Charles Right Mills, qui a travaillé sur la question du monde du bureau et qu'est-ce qui se joue-là. Dans un travail, qui a quarante ans maintenant, « Les cols blancs », il écrit : « Comme les gratte-ciels remplacent les petites boutiques, les bureaux remplacent les libres marchés. Chaque bureau du gratte-ciel est un segment du classeur géant, une partie de l'usine à symboles qui produit par milliards les papiers dont dépend le rythme quotidien de la société moderne. » Un peu plus loin, je le cite à nouveau : « Eparpillés dans l'économie politique, les bureaux sont chacun au sommet d'une pyramide de travail, d'argent et de décision. » Peut-être qu'il faudrait employer aujourd'hui le terme de nœud plutôt que celui de pyramide. Je me disais qu'un immeuble de bureaux c'est du coup un sac de nœuds, si on file la métaphore...

On retrouve Charles Wright Mills, on retrouve d'autres sociologues comme Isaac Joseph qui a travaillé très bien sur des enjeux de l'évolution de l'organisation d'un projet politique comme Météor, et technique bien entendu. Et puis surtout des choses que l'on a touchées un peu du doigt mais qu'il vaudrait le coup d'approfondir, c'est de voir par exemple l'enjeu des parcours, profils de cadres métropolitains notamment, l'attente quant au poste par exemple. Vous le voyez quand un directeur général adjoint quitte son poste, il peut s'interroger tout haut sur les compétences nécessaires pour celui ou celle qui le remplacera. On a des choses très importantes, difficiles à trancher : plutôt un administrateur ? Plutôt un urbanisme de renom ? Plutôt quelqu'un porté sur des méthodes, sur la manière de rendre l'intercommunalité plus urbaniste ? Tout cela ce sont des échos à des questions vives, qui se posent bien sûr d'une manière autre pour ceux qui sont dedans.

Deux conclusions provisoires. Ce que je vous montre là, sans le commenter, ce sont des éléments qui peuvent participer de l'ironie que j'évoquais tout à l'heure. C'est-à-dire que l'on se dit que, à quatre ans d'intervalle, par exemple, il était question de bien d'autre chose quand on parlait du Tripode. C'était la première édition de ce MIPIM où Euronantes débarquait. Bien de l'eau a coulé sous les ponts, depuis l'hôtel de luxe... mais Castorama fera bien l'affaire... Voilà quelque chose qui est intéressant et qui fait que les choses sont visibles. On ne fait pas les intrigants, nous, on regarde, on découpe la presse, on recoupe les entretiens. Sur un temps court, quatre ans, on voit qu'il faut documenter toute une évolution intéressante.

Puis un enjeu qui tournerait autour du flou. Le flou aussi bien dans le gouvernement par projet que dans ce qui permet de stabiliser des acteurs que l'on peut dire dominants. Ce flou c'est ce qui permet une certaine porosité entre les métiers – culture, aménagement, urbanisme. A Nantes, cela pourrait aussi se signaler par exemple par l'absence assez fréquente de comités de pilotage dans certains cas. Ce flou est peut-être aussi lié à l'existence d'un milieu, milieu qui est une garantie d'efficacité dont le pendant serait peut-être une relative opacité pour des extérieurs, que ces extérieurs soient des professionnels ou des profanes. De ce côté-là, on se dit, pour rejoindre un enjeu plus global, que la démocratie technique n'est pas encore à l'œuvre.

Autre aspect, les stratégies urbaines. Comment qualifier les stratégies urbaines nantaises ? On rejoint cette question du pragmatisme : est-ce qu'un urbanisme est aussi une manière de faire qui est volontiers qualifiée comme pragmatique à Nantes ? Est-ce que cela relève d'une stratégie ? Comment peut-elle perdurer dans le temps, y compris si les acteurs changent ? Ce sont des questions qui peuvent se poser à Nantes. Mais n'allons pas trop vite dans la quête du spécifique.

Débat avec la salle

De la salle

Le fait d'être chercheur à Nantes, est-ce que cela a été un plus ou un handicap ? Avez-vous pu garder votre indépendance ou même une certaine naïveté par rapport à un territoire que vous connaissiez ?

Marc Dumont

Je suis venu à Nantes pour ce programme, j'ai donc découvert le projet en même temps que les acteurs eux-mêmes.

Laurent Devisme

Je n'ai pas eu de problème d'indépendance. Par contre, c'est à la fois un avantage et un inconvénient, le livre est sûrement un peu foisonnant, justement parce qu'on est pas mal dedans, avec vraiment des difficultés pour arriver à un moment donné à stabiliser. Puis comment restituer ? Comment faire avec les verbatims ? Parfois on nous suggère d'anonymer. La belle affaire que d'anonymer localement quand vous travaillez sur des cadres métropolitains qui ne sont pas nombreux et qu'on repère très facilement même si vous changez le nom... C'est impossible. Cela poserait beaucoup moins de questions pour des extérieurs qui viendraient sur un temps court faire un workshop de recherche, mais en même temps je pense que cela serait assez complémentaire. Cette complémentarité, je suis plutôt en appétit de la jouer pour voir ce que cela donnerait en inversant.

Paul Cloutour

Qu'est-ce qui vous a surpris dans les quatre années de travail ?

Marc Dumont

Sur le plan scientifique, c'est peut-être la découverte que la manière d'aborder classiquement l'urbanisme par les sciences sociales et par les sciences de l'urbain en général était assez décevante parce qu'elle restait assez surplombante. Donc une sorte d'humilité scientifique, on a appris énormément des acteurs du projet. Et puis aussi l'intérêt de l'abandon de cette position strictement surplombante.

Puis quelque chose que l'on ne peut pas imaginer en tant que citoyen, pas forcément en tant que scientifique, ce sont les niveaux de complexité démesurés. Je pense à un projet qui ne sera pas très présent dans le colloque qui est le projet social, tout ce qui concerne l'action sociale avec le foisonnement des dispositifs, et puis l'énergie des intervenants embarqués dans ce projet-là qui est difficilement visible. Ils ont du mal à la rendre à la fois visible et lisible à terme. C'est quelque chose de surprenant, voire de désarmant.

Laurent Devisme

Tout ne nous surprend pas. En tout cas, dans certains cas, on a ce que l'on avait commencé à travailler de manière antérieure, des confirmations. J'évoquais tout à l'heure l'enjeu d'un milieu, l'enjeu de l'interconnaissance, et il arrive un moment où l'on se dit : « Bien sûr, vous nous dites ça ! » Dans ces cas-là, on se dit qu'il y a quelque chose qui cloche peut-être dans notre manière d'observer quand on se dit que l'on a tout cerné. Mais dans la mesure où l'on privilégiait les situations, les mouvements de mise à l'épreuve, on trouvait toujours un bel objet ou un bel os à ronger pour se dire : « Là, on va être surpris. » On s'est déplacés souvent rapidement, parfois trop vite d'ailleurs, les acteurs ne sachant pas où l'on en était ou pourquoi on était là. Ce qui fait qu'on se ménageait, nous, une sorte de capacité à être surpris, déroutés, ou à ne pas comprendre et du coup à réinterroger ça.

► La fabrique urbaine, entre générique et spécifique ?

Elise Roy, enseignante-chercheuse à l'ENSA de Nantes

Je suis architecte urbaniste, j'enseigne à l'Ecole d'architecture de Nantes et j'ai donc participé à cette expérience de la POPSU. Dans ce deuxième temps des chercheurs, je voulais vous proposer de discuter de la fabrique urbaine contemporaine à partir du couple générique-spécifique. Avec cette question de savoir où l'on en est dans cette fabrique entre des forces ou des tendances tirant vers la généralisation et le générique et d'autres qui tireraient plutôt vers le spécifique alors que les pratiques aménageuses évoluent de telle manière qu'elles laissent entrevoir tantôt plutôt une montée en charge du générique dans des mondes contemporains mondialisés, mis en réseaux et en méthodes, ou tantôt au contraire laissent entrevoir la prégnance du spécifique alors que la distinction apparaît payante dans des mondes marquetés, concurrents, à la recherche de spécificités, de compétitivité.

Essayons donc de faire un point sur cette répartition des forces. Il semble qu'il y ait une dimension générique des projets urbains contemporains que l'on doit repérer, c'est celle qui se rapporte à une actualité urbanistique nécessairement partagée par les différents territoires de projets, qui se situent à Nantes, à Bordeaux, à Lille, etc., puisque les projets urbains contemporains s'inscrivent bien dans une histoire des villes qui livrent aujourd'hui des espaces spécifiques à l'intervention urbanistique, et qui vont également pouvoir être travaillés avec des objectifs communs.

Ces espaces sont par exemple les espaces urbains désaffectés par les industries, qui se situent souvent à proximité des fleuves, comme à Nantes ou à Bordeaux, et

qui vont entrer dans des jeux urbanistiques de la constitution des nouveaux waterfronts que l'on trouve sur l'île de Nantes ou à Dublin.

Ces espaces communs sont aussi les espaces déqualifiées des grands ensembles d'habitat social au renouvellement desquels on peut s'atteler désormais, une fois que l'amortissement de leur construction a été assuré. C'est vrai à Malakoff-Pré Gauchet à Nantes comme dans le quartier Saint-Jean de Bordeaux, à Châteauroux ou encore ailleurs.

A côté de ces espaces communs, il y a aussi des objectifs communs nécessaires. Bien sûr, on va reconnaître cet objectif commun « monstre » du développement durable qui a plutôt été mis en musique dans les actions urbaines en France durant ces dernières années à partir de l'écoquartier.

Cette trame urbanistique, on la retrouve dans les différents projets que nous avons retenus dans le cadre de notre recherche POPSU, se présente comme autant de projets de mise à jour de la ville et de la métropole. L'île de Nantes compte avec ses friches industrielles pour faire là advenir une ville de dimension européenne, pour y faire le cœur d'une nouvelle grande métropole. Le Nouveau Malakoff portant de son côté l'enjeu d'une remise dans le jeu urbain normal de la ville d'un grand ensemble stigmatisé. Puis la ZAC Bottière-Chaînée où l'on a essayé de fabriquer une ville durable par morceaux avec ce principe des écoquartiers.

François Andrieux, enseignant-chercheur à l'ENSA de Nantes

J'ai un profil un peu particulier parce que j'habite à Lille et j'enseigne à Nantes. C'est à ce titre que Laurent m'a demandé de porter un regard sur ce qui pourrait être générique, partagé, commun, et ce qui relèverait du spécifique. Je n'ai pas participé au programme de recherche mais, par contre, je fais partie du laboratoire et donc j'ai observé l'observatoire.

Je reviens sur cette question d'essayer non pas forcément d'envisager ce qui pourrait être générique, deux cas ne suffisent sans doute pas à fabriquer du générique, mais au moins ce qui est commun ou partagé. La première chose qui est frappante, à Lille comme à Nantes, c'est cette opportunité incroyable d'avoir un territoire, en marge de la ville-centre certes, mais en plein cœur de l'agglomération et tout ce passage de la ville à l'agglomération. Je pense que les enjeux de centralité sont partagés dans ces deux cas.

Un autre trait commun au plan des stratégies ou des processus, plus précisément, c'est que, à chaque fois, les deux décisions se sont faites sans projet. A Lille, il est bien connu que Rem Koolhaas a été sélectionné sur une vision de la ville, Baïetto avait demandé à ce qu'il n'y ait pas de projet, pas de dessein. En parallèle, Chemetoff, lui va proposer une démarche et non pas un projet, ce qui va aboutir à

terme sur le plan-guide. Donc pour deux raisons très différentes, chaque fois la décision se fait sans projet.

Si l'on essaie de se rapprocher un peu des substances, et peut-être du paysage, ce qui frappe à première vue quand on se met dans la peau du piéton qui parcourt, c'est finalement une espèce d'homogénéité qui se crée dans les lignes de paysage, et spécifiquement autour des questions de logement.

C'est une interrogation qui m'est venue à l'esprit quand j'ai essayé de regarder ces deux projets, ces deux territoires. Je trouve par exemple assez saisissant dans le Bois habité, à Euralille 2, le travail extraordinairement chahuté du Skyline que provoquent ces gesticulations architecturales, dirons-nous. Maintenant, il n'est plus possible d'imaginer le logement sans de multiples décrochements, comme s'il y avait une espèce de crainte de la monotonie. L'Hôtel de Région en est un exemple, c'est comme s'il avait peur de sa grande taille. C'est un équipement colossal mais il ne fabrique plus le fond à ces petits projets, cette logique de petits plots que l'on voit dans le logement. Et quand on arrive sur l'île de Nantes, on se retrouve un peu dans un univers similaire.

Il faut quand même dire que le contexte est très différent à Euralille et à Nantes. L'inscription presque parcelle par parcelle de ces nouveaux programmes de logement se fabrique dans un fond de paysage magnifique. Depuis la terrasse de l'école, au niveau 24, on voit émerger les programmes de logement ou de bureaux à une autre altitude. D'un seul coup, la ville Chemetoff se place sur un autre plan que la ville des faubourgs et des industries.

C'est parfaitement organisé, on travaille avec les étudiants sur le PLU. Je ne sais pas si vous en connaissez les règles, elles sont assez passionnantes : le PLU travaille sur des espèces d'équations volumétriques où l'on peut jouer à la fois sur des hauteurs maximums mais qu'on peut compenser en fonction d'un étagement moyen. Il y a une liberté volumétrique dans l'outil réglementaire absolument passionnante et relativement inédite, à ma connaissance.

Elise Roy

Deuxième volet de notre enquête : le spécifique. Posons-nous donc maintenant la question de savoir ce qui est irréductiblement nantais. On pourrait dire que l'éléphant est irréductiblement nantais et, pour élargir, nous pouvons dire qu'il y a un rôle manifeste de la culture à Nantes. En même temps, il faudrait se poser la question de savoir qu'elle est la spécificité de la manière dont cela se joue à Nantes, alors que la culture est depuis quelques années un « tube » de la programmation urbaine. On pense notamment aux exemples espagnols de Bilbao ou bien de Barcelone.

Il semble que la manière de faire la ville avec la culture vient à Nantes prendre des chemins de traverse qui étaient dans la décennie 90 ceux des « allumés » qui venaient animer des lieux industriels en suspens, qui sont aujourd'hui ceux de la Biennale d'art contemporain Estuaire qui viennent mettre à jour et en pratique des territoires d'une grande métropole, Nantes-Saint-Nazaire, à faire advenir. Ou encore les Machines de l'Île, locomotives culturelles du projet urbain de l'Île de Nantes, et puis équipements transfuges pour la métropole Nantes-Saint-Nazaire.

La culture aménageuse nantaise c'est aussi ce qui se trame depuis quelques mois autour de sites industriels désaffectés liés à Alstom, d'autres activités culturelles qui ont pu prendre place au sein de l'Île de Nantes avec notre éléphant, et donc ce programme de cluster culturel et créatif qui est en train de prendre consistance dans le temps de la fabrication de la ville elle-même sur l'Île de Nantes.

Il y a aussi une culture plus discrète qui est celle qui est venue observer, mettre en mémoire, ou mettre en doute aussi, le projet de renouvellement urbain qui prenait place dans le quartier du Nouveau Malakoff.

On va revenir pour finir à notre éléphant, équipement touristique et culturel mais aussi nouvel emblème de cette métropole européenne qui avance et dont l'éléphant sait se faire l'ambassadeur avec ce dispositif artistique de ses voyages, puisque l'éléphant s'exporte dans d'autres villes, même si ce n'est pas exactement le même éléphant. L'éléphant était à Londres et on pouvait du coup y entendre parler de Nantes.

En même temps, alors qu'il semble que l'on a affaire *a priori* à du pur spécifique, ce pur spécifique-là est aussi susceptible de tomber dans le générique. En tout cas, c'est ce que donne à penser la diffusion de l'expérience avec le Manège Sénart qui lui aussi voyagera et ne manquera pas de faire parler cette fois-ci de Sénart.

François Andrieux

Nous reprenons le périple sur le spécifique, même si nous avons eu beaucoup de débats et de querelles sur la paternité des éléphants... On en a eu plein à Lille depuis 1989 et puis après Bombay en 2006... Bref, on s'arrache les éléphants...

Sur le registre des spécificités, les attitudes des deux architectes sont évidemment différentes. Les situations sont évidemment aussi différentes. Euralille fonctionne un peu comme une île sans fleuve d'une certaine manière et, du coup, elle est obligée de penser ses relations à la ville par ses abords, par ses alentours, sur toutes ses marges. Elle fonctionne dans le geste fort, dans le geste dense aussi de Koolhaas, avec une succession de plans. Ce n'est pas forcément la ville mais il faut rappeler que cette agglomération urbaine est à 50 % rurale.

La possibilité d'une île, je pense que de l'autre côté c'est une condition importante dans le projet de Chemetoff et je voudrais revenir sur sa décision initiale, sur le plan du contexte. Il dit clairement – c'est une publication de 2002, au début du projet – : « Accepter que le projet couvre toutes la surface, y compris ce qui était déjà aménagé et ce qui était déjà construit. Au lieu de s'occuper simplement des terrains libres ou des friches, on s'occupe de l'ensemble du tissu. »

Chemetoff annule aussi d'une certaine manière cette logique du contexte, au moins quand on l'entend comme ce qui entourerait le projet et ce avec quoi il faut entretenir des rapports. Là, la décision de Chemetoff est vraiment passionnante de ce point de vue-là. Il dit que le projet absorbe le contexte et que, finalement, on va construire, y compris l'existant.

Je pense que ce sont deux spécificités, deux attitudes en tout cas de rapport au contexte, tout à fait singulières et passionnantes.

Pour rebondir sur ce que disait Elise, sur ce rôle de la culture, il me semble qu'il y a là deux logiques assez différentes, telles que je peux les percevoir, les pratiquer un peu aussi. Il me semble que, à Nantes, la logique des équipements culturels depuis le Lu jusqu'aux machines de l'Ile, le Hangar aux bananes, le futur cluster des arts, etc., fabrique finalement une centralité. Tous ces équipements sont en train de constituer la centralité de Nantes et de l'agglomération.

A Lille, la situation était assez différente. Euralille ne s'est absolument pas construit avec la logique des équipements culturels, seule juste une salle de concert intégrée dans le centre commercial de Nouvel figure dans le programme d'Euralille, Euralille 1 notamment. La Fondation européenne pour la ville et l'architecture n'a jamais réussi à sortir, c'était l'autre équipement culturel. Euralille 1 s'est fait sur une logique commerciale, une logique du tertiaire, c'est la fameuse « turbine tertiaire » de Pierre Mauroy. Euralille 2 va croiser un peu plus, fabriquer un peu plus de mixité en rajoutant beaucoup de logements, évidemment, mais tout tourne quand même autour de l'économie. C'était une culture locale, je pense, des politiques.

Je pense que la culture va prendre son importance à partir des années 2000 mais dans une autre logique, avec évidemment l'événement important de Lille 2004 et la création de toutes ces Maisons-Folie qui allaient envahir l'espace de la ville, des faubourgs plus précisément, Moulins ou Wazemmes, puis après s'étendre ou se diffuser dans les autres villes de l'agglomération, et même aller passer la frontière en Belgique ou aller jusqu'à Maubeuge. Donc une vision très élargie de la métropole.

Je pense que d'un côté une espèce de mouvement centripète et, de l'autre, un mouvement centrifuge opposent ces deux logiques de l'outil de culture dans l'organisation de la ville.

Là, on finit sur Lille 3000 parce que Lille 2004 je trouve que c'est vraiment à saluer. Lille 2004, cela ne s'arrête pas sur l'événement annuel, c'est devenu une répétition jusqu'à aujourd'hui. Et là on voit que, d'un seul coup, se profile la question des grandes structures, c'est un nouveau maillon, c'est dans la ville, c'est la première fois que le territoire d'Euralille, même si ce n'est pas forcément Euralille – c'est un grand débat au niveau des politiques – mais en continuité ce territoire de la gare de marchandises commence à être investi.

Je pense que c'est une question qui peut être partagée entre Lille et Nantes sur le potentiel extraordinaire de ces grandes structures, de ce qu'elles peuvent devenir, et peut-être aussi d'une interrogation sur comment les garder, comment conserver ces grandes halles, celles-ci ou celles de Nantes, qui sont si essentielles dans le paysage et qui se fabriquent aussi de réelles opportunités. Par exemple, une des halles d'Alstom qui a été investie pour la fête d'ouverture de l'École d'architecture. La question est de savoir comment garder ces grandes halles, c'est une question qui intéresse les aménageurs, dans leur indétermination, finalement dans leur possible.

Elise Roy

Donc la culture qui contribue à cette idée qui court que Nantes est une ville exemplaire d'une qualité de vie en ville, régulièrement première lauréate des enquêtes menées par *Le Point*. Comment résister à l'envie de tirer le fil de cette idée d'une qualité de vie exemplaire à Nantes vers l'idée de se poser la question de savoir s'il y a une fabrique urbaine nantaise exemplaire !

Du coup, on va aller voir du côté de ce terrain des expériences d'échanges de pratiques qui monte en puissance dans les mondes de l'aménagement et qui, par rapport à notre interrogation générique-spécifique, de prime abord nous ferait plutôt pencher pour l'idée que cela amplifie du générique puisqu'il y a cette idée derrière d'une généralisation des pratiques jugées les meilleures. En même temps, les bonnes pratiques c'est aussi être attentif à ce qui est spécifique et à ce qui s'invente et, du coup, cela peut aussi être plutôt au service de la spécificité.

Dans notre fabrique urbaine nantaise observée, on a vu que Nantes s'inscrivait dans des programmes d'échanges européens et que cela lui permettait d'une part d'avoir des opportunités financières, cela a été notamment le cas du programme REVIT, mais cela lui permettait aussi de venir affûter des stratégies, notamment cette stratégie en lien avec la culture, avec le programme ECCE qui n'est pas étranger à l'émergence de cette idée de cluster culturel.

Ce terrain des bonnes pratiques est intéressant pour venir pointer des choses qui seraient spécifiques sur les projets urbains nantais contemporains qui pourraient être mis au jour sur les scènes d'échange des pratiques. Par exemple, l'île de Nantes a été attentivement observée pour sa manière de gérer une maîtrise

publique douce ou molle de la transformation urbaine, qui dépassait les outils traditionnels en s'inventant des outils d'une planification souple avec le plan-guide, en cherchant à faire avec ce qui était présent dans des rapports d'attention, de négociation avec l'initiative privée. Avec une volonté affirmée de faire avec, d'être dans la stratégie.

Du côté du Nouveau Malakoff, il est apparu exemplaire d'un projet de rénovation d'un quartier d'habitat social, dans une situation urbaine privilégiée qui coudoie avec la gare TGV, et va pouvoir être raccroché d'une certaine manière à la ville par une urbanisation à faire. Exemple aussi sur la question de l'habitat avec une gestion du relogement des habitants, des logements démolis, qui s'est faite à un niveau inter-bailleurs et qui s'est également faite à l'échelle de la métropole puisque c'était un chantier qui coïncidait avec la mise en place du PLH.

Puis une charte de relogement qui a aussi pu circuler parmi les chefs de projet des GPV en France, mettant en évidence là encore une petite invention de la place nantaise qu'ils pouvaient diffuser ailleurs.

Il y avait ensuite l'idée d'une métaphore culinaire, les bonnes pratiques, les recettes, les ingrédients, etc. Pour finir sur cette idée que s'il y a ce terrain des bonnes pratiques qui a émergé, il signe sans doute une nouvelle ère de nouvelles mœurs de l'action urbaine qui ont rompu avec des procédures qui pouvaient apparaître comme guindées, pour faire plutôt avec des pratiques de projets et de stratégies.

Si les mots choisis pour faire la ville ont un sens, moi j'avais envie de finir en vous invitant à être attentifs au mot « attitude » que l'on a pu entendre à plusieurs reprises chez les personnes que nous avons interviewées autour des projets urbains, et donc de se poser la question de savoir si, finalement, ces attitudes ne sont pas en train de nous dire peut-être encore de nouvelles manières de participer à la fabrique urbaine contemporaine.

Débat avec la salle

De la salle

Je pense que la question générique-spécifique, on la retrouve dans toutes les stratégies des agglomérations, des régions aussi. Je n'ai pas bien compris si prendre une décision sans projet c'était générique ou spécifique. Il me semble que c'est totalement générique. Les grandes opportunités urbaines, les décisions de reconquête sont rarement prises, à ma connaissance, sur la base d'un projet, sinon un projet politique de reconversion.

François Andrieux

J'ai dit que les deux attitudes étaient différentes. Chemetoff c'est lui qui le propose, si j'ai bien compris, Koolhaas on lui impose de ne pas faire de projet.

De la salle

Je ne suis pas d'accord, Koolhaas, on ne lui impose pas de ne pas faire de projet.

J'ai entendu quelque chose qui me paraît assez vrai qui est que le spécifique a quelque part vocation à devenir générique, quand il réussit notamment. On a cité les éléphants mais on pourrait multiplier les exemples. C'est une vieille histoire dans l'architecture et l'urbanisme ce que tu as montré sur différents projets, je ne sais pas si c'est du désordre mais c'est vrai que c'est devenu une pratique.

Je voulais poser une question sur le spécifique. Très souvent, on se pose la question du spécifique relié à l'histoire locale, le spécifique posé sur le local, et vous n'en avez pas du tout parlé. J'aimerais savoir si cette question vous a effleurés. Quand on lit les stratégies, très souvent ce qui est spécifique c'est : « Inspirons-nous de l'histoire, recomposons avec notre histoire. »

Elise Roy

Le sens de notre intervention était d'initier ce questionnement. Nous n'avons absolument pas imaginé vous proposer des réponses définitives. Sur le rapport à l'histoire locale, cela fait partie aussi de ce qui peut nourrir des spécificités, on l'a déjà un peu entendu dans cette première partie de la matinée. C'est quelque chose qui en effet transparait. Là, on n'en a pas traité en tant que tel même si, par exemple, cette manière de faire la ville avec la culture à Nantes est aussi en lien avec cette histoire locale et commence à avoir une vraie épaisseur historique. L'expérience forte prend consistance.

François Andrieux

Je trouve que c'est très bien que l'on ne décide pas sur un projet qui serait sorti en six mois ou un an d'un marché de définition pour 270 hectares ou 130 hectares dans le cas d'Euralille. Ceci dit, je pense que dans le contexte c'est chaque fois différent.

Sur cette question de l'histoire, le regard que je porte sur le projet de Chemetoff c'est que c'est vraiment une attitude où l'histoire est cristallisée dans le paysage. C'est sa lecture de l'histoire à travers le paysage qui est constitué qui fabrique finalement la figure du projet essentiel. Elle est donc présente mais elle n'est pas présente forcément dans une logique patrimoniale, plus classique. Mais c'est un regard qui n'est pas forcément le plus informé.

Marc Dumont

Je voudrais revenir sur cette question du générique-spécifique. Je suis frappé d'un lien avec la présentation de Patrick Rimbart quand il a parlé de l'identité urbaine et de l'enjeu de créer une identité pour les Nantais. Je me demandais si cette tension, ce jeu singulier au spécifique-générique qui est finalement une tension propre à l'identité, elle n'a peut-être pas un volet chronologique à Nantes. Nantes a tenté de créer cette identité, a beaucoup insisté sur la production de ce spécifique, et maintenant entre à l'ère du générique. Il y aurait cette sorte de risque d'être maintenant à l'ère du générique et donc d'être dépassé quelque part par ce projet qui visait à créer au départ une identité ou à créer du spécifique, et qui aujourd'hui se trouve à jouer aussi avec le générique.

Vous avez également parlé de l'exemplarité, sur ce qui serait exemplaire notamment à Malakoff, et tout de suite j'ai pensé que dans ce projet il y a effectivement les effets collatéraux du spécifique, ce qui fait que ce n'est pas si bien que cela peut-être le spécifique. Par exemple, la fameuse charte de relogement qui est quelque chose de très réussi sur Malakoff peut aussi être considérée par d'autres habitants de l'agglomération comme étant un signe un peu stigmatisant, c'est-à-dire comme étant Malakoff le quartier qui a beaucoup bénéficié et qui a eu de la chance.

Le spécifique peut donc aussi être remis en question dans ses effets inattendus parfois, collatéraux.

Patrick Rimbart

On parle de la période actuelle, mais faisons un peu d'histoire... A l'Île de Nantes, en 1986, on a lancé le dernier bateau des chantiers navals à Nantes et on a fermé après. La réaction de la municipalité de l'époque a été d'effacer cette plaie et de construire tout de suite quelque chose. Il y a eu un projet d'un centre international de 100 000 m², cela tombait très bien, cela pouvait se mettre juste dessus, et basta !

Il y a eu une polémique là-dessus. Nous, quand nous sommes arrivés, nous avons lutté contre ce projet. Nous avons d'abord entrepris un travail parce qu'on savait ce qu'on allait faire dans les grandes superstructures : faire du tramway, reconquérir des espaces de centralité, partager les espaces, faire un périphérique. La grande maille était déjà à faire et on l'avait. Du coup, l'Île de Nantes était perceptible, même par des non-urbanistes, comme étant au centre de ce périphérique, donc comme étant l'enjeu non pas d'un nouveau centre mais d'une centralité.

Cet enjeu-là nous a mené à beaucoup de précautions, c'est-à-dire d'abord surtout ne rien faire mais comprendre les enjeux de ce territoire. Nous avons demandé à

Perrault et à Grether de nous dire quels étaient les enjeux et le potentiel de ce territoire. Nous avons travaillé avec eux au moins jusqu'en 1996.

Il y avait par exemple le problème du nouveau Palais de justice. Où voulait se mettre la justice ? Tout au bout de l'île, devant la mer... Nous avons dit non, parce qu'un Palais de justice ce n'est pas n'importe quoi, il fallait qu'il soit dans la nouvelle centralité mais près du centre. Donc le Palais de justice de Nouvel, s'il est là, c'est parce que nous avons voulu qu'il soit dans ce qui pouvait être l'extension du centre et rester dans le centre comme étant un symbole fort aussi et non pas le symbole fort d'un bien immobilier confortable avec vue sur la mer.

De la précaution également lorsque nous avons eu la gare d'Etat qui devait être démolie. Des associations nous ont dit de faire attention au patrimoine, mais il faut bien avoir des projets, on ne peut pas faire que des musées ! Il y avait une gare d'Etat et nous avons un problème lié aux syndicats. Nous nous sommes dit que la gare d'Etat cela pouvait être bien parce qu'elle allait être dans l'île de Nantes qui est au centre de la métropole. La Maison des syndicats c'est aussi un symbole fort, comme le Palais de justice. On a donc décidé de prendre la gare d'Etat, de l'agrandir et de mettre les syndicats là. On a donc été de manière pragmatique précautionneux avant de bien comprendre les enjeux.

Que nous ont dit Perrault et Grether ? Ils nous ont dit : « Quand même, 350 hectares, avec d'un côté la Loire, le Mont-Gerbier-des-Joncs, une ZAC des années 70 avec des autoroutes partout, des deux fois deux voies qui séparent de la berge, il y a un peu de boulot à faire pour recoudre cette ville et son potentiel. » Puis le faubourg, au milieu. Ici, nous étions dans un faubourg et nous avons travaillé parallèlement pendant une vingtaine d'années, la ZAC se finit quasiment, pour dire comment, ici, à la place de l'usine Lu, ici à la place de ce qui était le faubourg, on garde les habitants, leurs maisons, on n'enlève pas les îlots, on ne reconstruit pas du moderne mais on a toute une précaution, une pratique, une méthode, les MOUS qui n'existaient pas encore, on les a créées. L'animation d'un projet est aussi importante que les éléments du projet.

Perrault et Grether nous ont dit : « Cela va demander du temps, c'est un projet sur vingt ans, et les projets sur vingt ans n'aboutissent jamais. Vous avez un waterfront, faites attention à ce que ce waterfront qui va partir tout seul vous empêche de révéler la qualité et les enjeux de ce qui est au milieu de l'île, sur les boulevards qui ne sont pas forcément très attractifs. » Ils nous ont dit aussi qu'il fallait trouver les liaisons de l'île avec le reste de la ville, c'est-à-dire l'inscrire dans le reste de la ville et penser à toutes les infrastructures qui permettraient son développement.

Après cette réflexion, nous avons construit une consultation, un marché de définition où nous nous sommes dit qu'il fallait du temps, qu'il nous fallait un

marché de neuf ans, au moins. Puis, à partir de tous ces enjeux, nous avons regardé qu'elle était la meilleure réponse. Nous avons l'idée que nous avons la chance, dans cette centralité, de pouvoir y mettre tous les développements du XXI^e siècle, tous les éléments d'une certaine qualification, d'une certaine importance. Nous n'avons pas désigné la piscine ou des choses comme ça, non, le problème c'était de trouver un moyen de révéler la qualité de ces lieux et que tous les projets, publics ou privés, puissent s'y inscrire parce qu'il fallait y être. Mais avant, il fallait montrer que c'est de la qualité.

Que nous a proposé Chemetoff ? Le plan-guide, la gestion du temps – un plan-guide qui bouge toujours – et la révélation de la qualité de l'île par le travail sur l'espace public. Cela a été pour nous la meilleure réponse et c'est cela qui s'est mis en œuvre après. Petit à petit, tout le monde est venu. Tous les projets potentiels, au lieu de se disperser un peu partout ou de se mettre près du périphérique parce que cela pouvait être plus intéressant, se sont concentrés. C'est aussi le fait de faire une passerelle piétonne, tout simplement, et d'y amener les Nantais alors qu'ils n'y allaient pas naturellement. Tous ces gestes-là et la manière de conduire le concours nous ont fait choisir Chemetoff parce qu'il répondait à la problématique qui avait été évoquée avant et sur laquelle nous avons travaillé avec d'autres urbanistes et architectes.

C'était donc un vrai projet mais sans projet particulier. Ce n'était pas une maquette. Aujourd'hui, l'hôpital a des problèmes, et où veut-il aller ? Sur l'île de Nantes. Et il en est ainsi de tous les projets. C'est ainsi que le projet crée le projet. Ce n'est pas une maquette dont on dit qu'elle ferait le projet idéal, qui se fait sur dix ou vingt ans, ou ne se fait jamais.